

Quand la vie chancelle

Warren W. Wiersbe

Quand la vie
chance

**Des réponses
pour ceux qui souffrent.**



Édition originale publiée en langue anglaise sous le titre :

When Life Falls Apart

Baker Book House • Box 6287 • Grand Rapids • MI • 49516-6287 • USA

© 1984 Warren Wiersbe

Tous droits réservés.

Édition en langue française :

© 2005 Éditeurs de Littérature Biblique

479 chaussée de Tubize • 1420 Braine-l'Alleud • Belgique

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Daniel et Pemmy Bordreuil

La plupart des notes de ce livre proviennent des traducteurs et de l'éditeur.

Couverture, mise en page et impression :

AES • Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France

Les citations bibliques sont tirées de *La Nouvelle Version Second Révisée*
(dite *de la Colombe*) © 1978 Société Biblique Française.

D. 2005/0135/3

N° ELB 004 141-6

ISBN 2-8045-0141-8

Dédicace

Dédié à mon ami de longue date, le pasteur Richard Hensley et à sa femme Betty.

Dick (Richard), l'existence que toi et Betty avez vécue au sein de la souffrance, de la douleur, du handicap, et le ministère que vous avez dispensé aux autres constituent ensemble le plus grand sermon que vous ayez jamais prêché. Vous avez été pour moi une aide et un encouragement, et je vous dédie ce livre, à toi et à ton épouse, en remerciement pour votre amitié.

Note de l'éditeur

Dans les trois premiers chapitres de ce livre, W. Wiersbe amène le lecteur à réfléchir de façon approfondie sur les questions essentielles concernant Dieu, la vie, le mal, la souffrance. À titre d'exemple, voici un extrait du premier chapitre :

Nous avons été créés à l'image de Dieu, et cela signifie que nous devons réfléchir. Nous devons poser les bonnes questions si nous voulons espérer recevoir les bonnes réponses. Cela signifie que nous devons tous devenir des philosophes et poser des questions sur nos propres questions.

Nous proposons aux lecteurs qui ne désireraient pas entrer dans ces considérations d'ordre philosophique de commencer leur lecture à partir du chapitre 4.

Chapitre 1

À vous qui souffrez

« Soyez bon, car tous ceux que vous rencontrez ont leur propre combat ». J'ignore qui a dit cela pour la première fois, mais c'est certainement un bon conseil. Chacun de nous livre ses propres batailles et porte ses fardeaux, et nous avons désespérément besoin de toute l'aide que nous pouvons obtenir. La dernière chose dont nous ayons besoin est quelqu'un qui ajouterait à nos problèmes.

Ce ne sont pas les exigences normales de la vie qui nous brisent, ce sont les surprises douloureuses. Nous nous retrouvons combattant dans une guerre que nous n'avons jamais déclarée, et portant des fardeaux pour des raisons que nous ne comprenons pas. Je ne parle pas de « moissonner ce que nous avons semé », parce que la plupart d'entre nous sont assez malins pour savoir quand et comment cela arrivera. Si nous violons les règles, nous devons en accepter les conséquences ; mais parfois, les choses arrivent même quand nous ne le faisons pas.

Lorsque la vie nous présente de douloureuses surprises, nous commençons à nous poser des questions. Nous nous demandons si, peut-être, on nous a trompés. Nous commen-

çons à douter que la vie ait un sens. Des choses mauvaises arrivent au peuple de Dieu, et quand ces événements arrivent, notre réponse normale est de demander : Pourquoi nous ?

Ce livre est l'effort d'un homme pour essayer d'aider les nombreuses personnes qui souffrent, des gens qui, au sein de leur douleur, se posent des questions fondamentales sur la vie même. Y a-t-il un Dieu ? S'il existe, quelle sorte de Dieu est-il ? Selon quelles règles joue-t-il le jeu de la vie ? Est-il libre ou est-il menotté par son propre univers ? Met-il un plan à exécution ou est-il si limité qu'il ne puisse intervenir dans les affaires de la vie ? Cela sert-il à quelque chose de prier ? Possédons-nous une information émanant de Dieu et concernant Dieu, ou devons-nous nous contenter de nos propres conclusions limitées, fondées sur des fragments, des lambeaux que nous laissent les expériences qui ont brisé notre vie ?

Ce sont des questions importantes, et elles doivent recevoir une réponse.

Ce livre, *Quand la vie chancelle*, concerne les problèmes que le rabbin Harold Kushner¹ a abordés, lui aussi, dans son ouvrage *Quand de mauvaises choses arrivent aux gens bien*. Ces deux écrits font partie de ce que le philosophe Mortimer Adler appellerait « La grande conversation », cette discussion fascinante qui s'est poursuivie pendant des siècles, partout où des hommes et des femmes ont médité sur le problème du mal dans ce monde. Puisque le rabbin Kushner et moi-même envisageons ces questions à partir d'arrière-plans et avec des points de vue différents, il est logique que nous aurons des différences dans nos applications et nos conclusions. Je pense cependant que nous avons à l'esprit un même but : aider les gens qui souffrent et qui sont troublés par les problèmes qu'ils affrontent dans leur vie.

En dépit de nos différences, j'ai lu avec profit l'ouvrage du rabbin Kushner. J'ai été impressionné par son courage et sa franchise, tandis qu'il exprimait honnêtement ses sentiments et osait même se mettre en colère ! Sa femme et lui ont payé le prix fort pour en arriver à ce qu'il écrive son livre, et nous devons admirer leur consécration.

La compassion de cet auteur m'a aidé. Sa lutte en ce qui concerne sa foi ne l'a pas isolé, comme c'est souvent le cas dans ce genre de combat. Il était disposé à partager ses découvertes avec d'autres, espérant que les leçons apprises à l'école de la souffrance encourageraient quelque autre compagnon de peine.

Il m'a également aidé en me forçant à repenser mes propres convictions. Cela est une bonne chose, car on ne peut faire confiance à une foi qui n'est pas testée. Pendant plus de trente ans, j'ai été engagé dans un ministère pastoral, essayant d'aider les gens à utiliser les vastes ressources que Dieu met à notre disposition. J'ai dû, moi aussi, me poser quelques questions fondamentales. Ai-je appliqué correctement les remèdes adéquats aux maladies concernées ? Mon diagnostic de la situation a-t-il été correct ? Que sais-je vraiment du Dieu à propos duquel j'ai prêché et écrit pendant toutes ces années ? Ai-je le genre de foi qui me fait avancer sur le champ de bataille de la vie ?

Tandis que je me débattais avec ces questions et bien d'autres, je suis parvenu à quelques conclusions qui seront données en détail dans les chapitres suivants. Mais, pour que vous sachiez dès à présent vers quoi nous allons, les voici résumées :

1. Nos réponses aux problèmes de la souffrance doivent être honnêtes intellectuellement

Nous avons été créés à l'image de Dieu, et cela signifie que nous devons réfléchir. Nous devons poser les bonnes questions

si nous voulons espérer recevoir les bonnes réponses. Cela signifie que nous devons tous devenir des philosophes et poser des questions sur nos propres questions. Nous ne pouvons pas l'éviter, car, dès l'instant où nous essayons de répondre à une question sur la vie, nous devenons des philosophes !

2. Les gens vivent de promesses et non d'explications

Ce point fait équilibre avec le point 1. Personne ne peut répondre à toutes les questions ; même si nous le pouvions, les réponses ne garantiraient pas de nous rendre la vie plus facile, ou la souffrance plus supportable. Dieu ne s'explique pas par un syllogisme, et la paix de l'esprit ne réside pas non plus dans la conclusion d'une controverse. Dans chaque domaine de la vie, il doit y avoir un élément de foi : mariage, affaires, science et décisions ordinaires et quotidiennes. Ce que vous croyez détermine votre comportement, mais vous ne pouvez pas toujours expliquer ce que vous croyez et pourquoi vous le croyez. « La foi est l'une des forces par lesquelles vivent les hommes », écrivait le romancier Henry James, « et son absence totale signifie l'effondrement ».

3. Nous devons vivre !

La vie est un don de Dieu, et nous devons la garder précieusement, la protéger et l'investir. Nous pouvons décider de retarder des décisions mais nous ne pouvons pas retarder le fait de vivre. « La vie ne peut attendre que les sciences aient pu expliquer l'univers scientifiquement », écrivait l'Espagnol José Ortega Y Gasset. « Nous ne pouvons reculer le moment de vivre jusqu'à ce que nous soyons prêts. [...] La vie est tirée sur nous à bout portant ». Ou bien nous empoignons la vie et la faisons fonctionner le mieux possible, ou nous abandonnons. L'abandon ultime est le suicide. Dans la vie, la question la plus

importante n'est pas : Pourquoi de mauvaises choses arrivent-elles aux gens bien ? mais : Pourquoi l'espèce humaine est-elle sur la terre ? Quel est le but de la vie ? Quelqu'un le sait-il ?

4. Nous devons vivre pour les autres

La souffrance peut nous rendre égoïstes ou portés à l'abnégation. Cela peut faire de nous une partie du problème ou une partie de la solution. John Keble avait l'habitude de dire : « Quand vous vous trouvez dominé par ce qui semble être de la mélancolie, le meilleur moyen d'y échapper est de sortir et de faire du bien à une personne ou une autre ». Bon conseil ! L'apôtre Paul expliquait aux personnes souffrantes de son époque que Dieu « nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation que nous recevons nous-mêmes de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans toutes sortes d'afflictions ! » (2 Corinthiens 1 : 4). Nous avons été créés, je pense, pour être des canaux et non des réservoirs, pour penser aux autres et non pas seulement à nous-mêmes.

5. Les ressources pour une souffrance créatrice sont ouvertes à tous

Tout, dans la nature, dépend des « ressources cachées », et il en est de même pour nous. L'histoire humaine brille des témoignages de personnes qui auraient pu être des victimes mais qui ont décidé d'être des vainqueurs. « Bien que le monde soit rempli de souffrances », écrivait Helen Keller², « il est également plein de ceux qui les ont vaincues ». La souffrance sera votre maître ou votre serviteur, et cela dépendra de la façon dont vous gérerez les crises de la vie. Après tout, une crise ne fait pas une personne, elle révèle de quoi elle est faite. Ce que la vie accomplit en notre faveur dépend de ce qu'elle

trouve en nous. Les ressources sont disponibles, si seulement nous les utilisons.

Quand nous considérerons ces choses, nous devons dégourdir nos esprits et réfléchir sérieusement. En même temps, nous devons ouvrir nos cœurs au genre de vérités spirituelles qu'on ne peut examiner en laboratoire ou manipuler sur un ordinateur. Mais, par-dessus tout, nous devons être prêts à obéir à la vérité, où qu'elle nous mène. Il ne suffit pas que votre esprit soit illuminé ou que votre cœur soit enrichi ; votre volonté doit être rendue capable de servir les autres. La souffrance n'est pas un sujet à spéculation ; c'est une occasion pour la compassion et l'engagement. L'esprit grandit en assimilant, mais le cœur s'élargit en donnant aux autres.

« Il a déjà tort à moitié, celui qui spécule sur la vérité et ne la pratique pas », disait un homme qui connaissait la souffrance et mourut jeune encore. « La vérité est donnée non pour être contemplée, mais pour s'exercer. La vie est une action et non une pensée ».

Mais pour que l'action soit intelligente, elle doit commencer par la réflexion. Notre responsabilité première, donc, est d'essayer de répondre à *La question vraiment importante*.

¹ KUSHNER (Harold S.) : *When bad things happen to good people (Quand de mauvaises choses arrivent aux gens bien)*, New York, Schocken, 1981. Ce best-seller a été écrit quand l'auteur fut confronté à la mort de son fils.

² KELLER (Helen Adams) (1880-1968) : pédagogue américaine ; devenue aveugle, sourde et muette lorsqu'elle était bébé, elle a réussi à force de volonté à apprendre à lire, écrire et parler, et à obtenir des diplômes universitaires ; elle a publié plusieurs ouvrages.

Chapitre 2

La question vraiment importante

Pourquoi de mauvaises choses arrivent-elles aux gens bien ?

Peut-être n'en êtes-vous pas conscient, mais poser cette question révèle beaucoup de choses sur ce que vous croyez. Derrière cette question apparaît un certain nombre d'hypothèses que vous pensez être vraies, et par lesquelles vous gérez votre vie. Chacun d'entre nous possède un credo personnel, et celui-ci se révèle au travers des questions que nous posons.

Chaque personne croit quelque chose concernant l'univers, la vie, la mort, le bonheur, Dieu, la bonté, le mal, les autres gens. Ces croyances sont comme les axiomes en géométrie ; ils sont difficiles à prouver mais, si vous les rejetez, vous ne pouvez résoudre les problèmes. « Il est strictement impossible d'être un humain et de ne pas avoir quelques idées sur l'univers dans son ensemble », écrivait Aldous Huxley.

Quelles suppositions se cachent derrière la question : Pourquoi de mauvaises choses arrivent-elles aux gens bien ?

1. Pour commencer, en posant cette question, nous supposons qu'*il existe des valeurs dans la vie*. Certaines choses sont « bonnes » et d'autres « mauvaises ». Pendant des siècles, les philosophes ont discuté le sens de « bonté » et ce qu'est une « vie bonne », et ils ne sont toujours pas d'accord. Mais au moins une chose est sûre : vous et moi préfererions avoir une vie agréable plutôt que de souffrir de « mauvaises choses » qui pourraient nous arriver. Nous préférons avoir la santé plutôt que la maladie, du succès en affaires plutôt qu'une faillite, du bon temps et non de la tristesse.

2. Il existe une autre hypothèse derrière notre question. *Nous supposons qu'il y a un ordre dans l'univers*. Nous croyons qu'il existe *une cause* aux « mauvaises choses » qui arrivent dans la vie des gens. Quand survient la tragédie, nous pensons : « Vraiment, il y a là quelque chose qui cloche, ceci n'aurait jamais dû arriver ! » Notre protestation laisse entendre que nous croyons en un univers ordonné, qui a un sens.

La naissance d'un enfant handicapé ou le meurtre d'une jeune mariée, par exemple, nous paraît inconcevable.

3. Une troisième hypothèse est que *l'être humain est important*. Peu de personnes parmi nous se demandent si de mauvaises choses arrivent à des tulipes, à des poissons d'aquarium ou à des lapins. Il leur en arrive certainement mais nos soucis concernent prioritairement les humains. Nous considérons que l'homme est différent des plantes et des animaux, et que cette différence est importante.

4. Notre quatrième hypothèse est, je pense, plutôt évidente : *nous croyons que la vie mérite d'être vécue*. Après tout, si la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, pourquoi se préoccuper de se poser ces questions ? Pourquoi ne pas simplement en finir ? Albert Camus affirmait froidement : « Il n'existe qu'un

seul problème philosophique vraiment sérieux, c'est celui du suicide. Le fait de juger si la vie mérite ou non d'être vécue équivaut à répondre à la question fondamentale de la philosophie ». Le fait que nous nous débattons avec ces problèmes prouve à l'évidence que nous pensons que la vie mérite d'être vécue et que nous ne sommes pas « dans un quotidien ingrat qui mène vers nulle part » (pour utiliser une expression du comédien Fred Allen).

5. Nous pouvons ajouter une cinquième hypothèse : *nous croyons être capables de trouver quelques réponses et d'en tirer profit*. Nous pensons que nous sommes des gens rationnels, avec des intelligences qui fonctionnent, et que l'univers rationnel dans lequel nous vivons nous fournira quelques réponses. Nous pouvons ne pas être capables de tout comprendre ni de tout expliquer, mais nous en apprendrons assez pour être encouragés à faire face aux luttes de la vie et à continuer d'avancer. Sur cette supposition repose notre conviction que nous sommes libres de poser des questions et de rechercher la vérité. Nous ne sommes pas des robots.

Si vous vous demandez sincèrement : Pourquoi de mauvaises choses arrivent-elles à des gens bien ? Alors, voici ce que vous croyez :

- il existe des valeurs dans l'univers
- l'univers est logique et ordonné
- l'être humain est important
- la vie mérite vraiment d'être vécue
- nous pouvons trouver des réponses qui nous aideront

Mais le simple fait d'affirmer nos hypothèses ne résout pas instantanément nos problèmes. En fait, ces suppositions nous amènent à créer une nouvelle série de questions que nous n'avons pas le droit d'éluder. S'il existe des valeurs dans l'uni-

vers, d'où sont-elles venues ? Qu'est-ce qui rend le « bien » bien et le « mal » mal ? Si l'univers est rationnel et ordonné, et si nous pouvons en comprendre la cause et l'effet, comment est-il devenu ainsi ? Si les hommes sont différents des plantes et des animaux, qu'est-ce qui fait la différence ? Pourquoi l'être humain est-il important ? Qu'est-ce qui rend la vie digne d'être vécue ?

Je crois que toutes ces questions importantes peuvent être résumées en ce que je pense être la question la plus grande de toutes : *Quel est le but de la vie ?* Si je sais qui je suis, pourquoi je suis ici, et comment je me trouve à ma place dans le schéma de l'univers, alors je peux mieux comprendre et traiter la difficile expérience de la vie. Comme l'a écrit Nietzsche : « Si nous avons notre propre *pourquoi* de la vie, nous nous débrouillons avec presque tous les *comment* ». Ou bien, comme dit le proverbe romain : « Lorsque le pilote ne sait pas vers quel but il se dirige, aucun vent n'est le bon ».

Ainsi, la question vraiment importante n'est pas : Pourquoi de mauvaises choses arrivent-elles aux gens bien ? mais : Quel est le but de la vie ? Nous ne pouvons pas honnêtement répondre à la première question si nous n'avons pas au préalable répondu à la seconde. À moins de connaître le but de la vie, nous ne pouvons déterminer quelles expériences sont « bonnes », et lesquelles sont « mauvaises ».

Une belle histoire de l'Ancien Testament illustre ceci. Les frères de Joseph étaient jaloux de lui et le haïssaient, aussi le vendirent-ils comme esclave. Le père de Joseph, Jacob, crut que son fils bien-aimé était mort ; mais en réalité, Joseph était en servitude en Égypte. Il passa plusieurs années éprouvantes en prison puis, grâce à une série de circonstances merveilleuses, il devint le deuxième dirigeant du pays. Cette situation nouvelle eut pour résultat que le jeune homme put protéger son père et ses frères durant la terrible famine (voir Genèse 37-50).

Selon notre perspective humaine, ce qui arriva à Joseph était « mauvais ». La jalousie et la haine sont mauvaises. Ce n'est pas une bonne chose que d'être séparé de son père âgé et d'être vendu comme esclave. C'est une mauvaise affaire que d'être faussement accusé et jeté en prison. Mais, à la fin, tous ces événements ont concouru au bien de tous. Joseph dit à ses frères : « Vous aviez formé le projet de me faire du mal, Dieu l'a transformé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui et pour sauver la vie d'un peuple nombreux » (Genèse 50 : 20).

En d'autres termes, nous avons intérêt à être prudents en identifiant les expériences de la vie comme étant « bonnes » ou « mauvaises », car nous pourrions nous tromper ! Le croyant chrétien s'en tient à Romains 8 : 28 : « Nous savons, du reste, que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein ».

Mais quel est le but de la vie ?

Bien des gens croient sincèrement que *le bonheur* est le but de la vie. Je ne parle pas des hédonistes, qui ne vivent que pour manger, boire et être joyeux. Je me réfère plutôt aux personnes respectables qui veulent simplement jouir de l'amitié et de l'amour, gagner leur vie, payer leurs factures, peut-être élever une famille et avoir part aux « bonnes choses » de la vie.

Je peux me tromper, mais il me semble que le bonheur n'est pas le but majeur de la vie, mais plutôt un sous-produit magnifique. La plupart des gens que je connais, et qui ont fait du bonheur leur but, ont terminé leur vie de façon misérable ! Par contre, ceux qui ont investi leur vie dans des occupations valables ont découvert un certain degré de bonheur. À mesure que nous progressons en maturité dans notre vie, nos idées du bonheur changent ; souvent, avec cette maturité nous vient une compréhension plus profonde de l'affliction.

Faire du bonheur le but de la vie pourrait aussi conduire à l'égoïsme. *Mon* bonheur pourrait devenir *votre* malheur !

Quel que soit le but qui motive votre vie, il doit être assez grand et assez noble pour rendre valable votre investissement. La vie est trop courte et trop difficile pour qu'on la perde en banalités. « Bien des gens ont une fausse idée de ce qui constitue le vrai bonheur », écrivait Helen Keller dans son journal. « On ne l'atteint pas au travers d'une recherche de satisfaction personnelle mais par la fidélité à un but valable ».

J'ai la conviction que la vie mérite d'être vécue, malgré les problèmes et les difficultés, parce que l'homme est engagé dans un projet hautement valable. Bertrand Russell appelait l'homme « un accident curieux dans un marécage », et le cynique H. L. Mencken qualifiait l'être humain d'« une maladie locale du cosmos ». Mais l'homme porte l'image de Dieu et fut créé pour partager sa gloire. L'ancien catéchisme affirme magnifiquement ce « but valable » : « L'homme a été créé pour glorifier Dieu et pour jouir de sa présence à jamais ».

Le prophète Ésaïe avait à l'esprit ce même dessein lorsqu'il écrivait : « Fais venir mes fils de loin et mes filles de l'extrémité de la terre, quiconque s'appelle de mon nom, et que pour ma gloire j'ai créé, formé et fait » (Ésaïe 43 : 6, 7).

Le malheur n'arrive pas seulement aux gens bien, mais également à un groupe choisi de gens bien : le peuple de Dieu. Le fait que nous connaissions Dieu comme notre Père et Jésus-Christ comme notre Sauveur ne nous dispense pas des soucis normaux de la vie, ou de certaines épreuves qui nous surprennent parfois. En fait, notre foi pourrait même faire de nous une cible spéciale pour les attaques de l'ennemi.

Les cinq suppositions que nous avons étudiées précédemment semblent donner une évidence à la réalité de Dieu dans notre univers.

C'est Dieu qui a placé les valeurs dans l'univers et qui détermine ce qui est « bon » et ce qui est « mauvais ». C'est Dieu qui a fait l'homme et qui a donné à l'homme sa place importante dans la création. C'est Dieu qui maintient l'ordre dans l'univers, même quand vous et moi concluons que quelque chose a mal tourné. C'est Dieu qui rend la vie digne d'être vécue.

Il y a ceux qui voudraient substituer « l'évolution » à Dieu. Même le rabbin Kushner suggère que la souffrance et les handicaps physiques pourraient signifier que l'homme d'aujourd'hui n'est que le dernier stade d'un long et lent « processus évolutionnaire ».

Mais si le but de la vie est de voir se réaliser les progrès inhérents à l'évolution, alors « les mauvaises choses » ne peuvent arriver à tout le monde. En fait, nous ne pouvons même pas utiliser les mots « mauvais » et « bon », car tout ce qui arrive dans le « processus évolutionnaire » est bon. Les tragédies de la vie ne font qu'aider l'homme à monter plus haut sur l'échelle évolutionnaire. Qui plus est, l'homme n'est plus important en soi mais seulement en tant qu'agent dans le lent et long « processus évolutionnaire ».

Je doute sérieusement que beaucoup de gens trouvent réellement du réconfort dans leur malheur, ou de la force dans leurs souffrances, en croyant cela. De telles idées sont bonnes pour le laboratoire ou la tour d'ivoire, mais elles perdent leur sens dans une salle de soins intensifs à l'hôpital ou au bord d'une tombe ouverte.

De plus, si l'évolution peut aider à expliquer des anomalies à la naissance ou d'autres problèmes physiques, elle ne peut jamais expliquer l'existence du mal moral dans ce monde. Si votre fille est née avec quelque défaut, c'est une chose, mais si elle est kidnappée, violée et assassinée, c'est tout autre

chose. Ces actes pervers sont-ils aussi une partie d'un « long et lent processus évolutif » ? L'homme accomplissant de tels actes serait-il un vrai criminel condamnable, ou seulement un agent du progrès évolutif ?

Je ne suggère pas que, lorsque nous introduisons Dieu dans la discussion, nous résolvons automatiquement tous les problèmes. En fait, nous introduisons quelques problèmes nouveaux, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. Mais j'affirme que le fait de laisser Dieu en dehors de la discussion rend la discussion inutile. Nous avons des problèmes avec le mal dans ce monde, non à cause de notre incrédulité mais en raison de notre foi !

Le célèbre enseignant de la Bible anglais G. Campbell Morgan l'affirme de la façon suivante : « Les hommes de foi sont toujours des hommes qui ont à affronter des problèmes. Effacez Dieu, et vos problèmes prendront fin. S'il n'existe pas de Dieu au ciel, nous n'avons alors aucun problème avec le péché et la souffrance. [...] Mais dès l'instant où vous admettez l'existence d'un Dieu qui gouverne avec toute-puissance, vous vous retrouvez face à face avec vos problèmes. Si vous dites que vous n'en avez aucun, j'ai des réserves sur la force de votre foi ».

S'il existe un Dieu, alors, quelle sorte de Dieu est-il ?

Pourquoi n'est-il pas assez puissant pour faire quelque chose concernant les « mauvaises choses » qui arrivent aux gens, y compris à son propre peuple ?

Dans quelle mesure Dieu est-il grand ?

Chapitre 3

À quel point Dieu est-il grand ?

La présence de la souffrance et du mal moral dans le monde a fait s'élever un argument classique contre l'existence de Dieu, ou en tout cas d'un Dieu qui ferait quoi que ce soit en faveur des hommes. Différentes personnes l'ont exprimé de diverses manières, mais le contenu était toujours constitué des mêmes éléments. Voici la façon dont s'exprime le philosophe grec Épicure :

Dieu, ou bien il souhaite enlever le mal et n'en est pas capable ; ou il en est capable et ne le veut pas ; ou il n'est ni disposé ni apte à le faire ; ou encore il est à la fois disposé et capable de l'accomplir. S'il est disposé mais incapable, il est faible, ce qui n'est pas en accord avec le caractère de Dieu. S'il en est capable mais non consentant, il est jaloux, ce qui est en contradiction avec Dieu. S'il n'est ni consentant ni apte, il est à la fois jaloux et faible, et il n'est donc pas Dieu. S'il est à la fois consentant et capable, ce qui est la seule hypothèse appropriée pour Dieu, de quelle source proviennent les maux ? Ou

pourquoi ne les enlève-t-il pas ?

Lorsqu'un étudiant en philosophie de deuxième année rencontre cet argument pour la première fois, il lui paraît très attractif. La raison voudrait suggérer que, ou bien il n'y a pas de Dieu, ou que ce Dieu est, d'une façon ou d'une autre, limité et incapable de faire quoi que ce soit contre les maux du monde.

Il y a au moins deux raisons pour lesquelles nous devons discuter la personne et la nature de Dieu. Comme je l'ai mentionné au chapitre premier, toute solution à laquelle nous arrivons concernant le problème du mal doit être intellectuellement juste. Si notre raisonnement est malhonnête ou immature, nous ne faisons que compliquer un problème déjà difficile. La seconde raison est également liée à quelque chose que j'ai dit dans le chapitre 1 : nous vivons de promesses et non d'explications ; mais ces promesses sont aussi bonnes que la personne qui les a faites.

Si Dieu n'existe pas, alors les promesses sont inutiles, et le fait de les croire conduit à se prêter à une superstition sans espoir. S'il existe mais est incapable d'agir, alors, ses promesses sont vaines. Si Dieu ne peut, par sa puissance, tenir ses promesses, alors, pourquoi lui faire confiance ? Vous ne faites qu'endosser des chèques tirés sur une banque en faillite !

Le rabbin Kushner plaide une forte défense en faveur d'un Dieu limité : « Dieu voudrait que les gens obtiennent ce qu'ils méritent dans la vie », écrit-il, « mais il ne peut pas toujours l'organiser ». Il nous encourage à pardonner à Dieu et à l'aimer, bien que nous sachions qu'il n'est pas parfait et, affirme-t-il, « il y a certaines choses que Dieu ne contrôle pas ». Le rabbin Kushner utilise des termes comme « destin » et « manque de chance ». Ceux-ci suggèrent un Dieu qui est un

spectateur intéressé mais pas un participant actif qui se tient à nos côtés dans la souffrance.

Je pense comprendre pourquoi le rabbin Kushner a opté pour un Dieu limité. Quiconque essaye de résoudre le problème du mal en ce monde doit faire face à un dilemme. Vous devez changer ou supprimer le péché, si vous voulez garder votre foi en Dieu, ou changer et supprimer Dieu, si vous admettez la réalité du mal. Je l'approuve de refuser de minimiser la réalité du mal. Ceux qui nous disent que le mal est seulement une illusion de l'esprit nient les expériences concrètes de la vie. Dans mon corps, le même système nerveux qui communique la douleur me communiquerait aussi le message que la douleur n'est pas réelle ? Pourquoi un message est-il une *illusion* alors qu'un autre message serait *réel* ?

Je suis aussi reconnaissant au rabbin Kushner de n'avoir pas essayé de résoudre le dilemme en disant que la souffrance n'est pas importante. Par contre, je suis embarrassé par le fait que certains chrétiens adoptent ce point de vue. En affirmant que la souffrance n'est pas importante, ils éloignent d'eux ceux qu'ils auraient pu aider et perdent ainsi toute crédibilité dans leur témoignage. Dire que nous ne devrions pas accorder d'attention à la souffrance parce que, un jour, nous serons au paradis, c'est mal comprendre aussi bien la souffrance que le ciel.

Tout ce qui arrive au peuple de Dieu maintenant est important pour lui et pour Dieu, et nous ne devons pas l'ignorer.

Cela ne veut pas dire que notre espérance par rapport au futur n'a aucune part dans nos rapports avec la souffrance, car elle en a ; mais essayer de minimiser la souffrance actuelle sur la base d'une espérance future, c'est la priver de sa capacité à forger le caractère et à accomplir les desseins de Dieu dans ce monde.

Donc, si nous n'éliminons pas la souffrance ou si nous ne la changeons pas, nous devons être honnêtes et, soit éliminer Dieu, soit changer la compréhension que nous avons de sa personne. Nous ne voulons pas éliminer Dieu, car cela crée un nouvel ensemble de problèmes, dont le moindre ne serait certes pas d'essayer d'expliquer le bien et le mal uniquement sur la base de l'évolution. Mais si nous conservons notre foi en Dieu, alors, quel est ce Dieu en qui nous croyons ? La logique nous amènerait à penser que nous pouvons croire seulement en un Dieu limité qui soit incapable de faire grand-chose pour résoudre le problème du mal dans le monde.

Le concept d'un « Dieu limité » n'est pas nouveau. Les philosophes grecs anciens luttèrent avec les problèmes de changement dans le monde. L'idée de base était que chaque chose dans le monde est une partie du processus, Dieu y compris. Le philosophe anglais Alfred North Whitehead fut, parmi les penseurs, le fer de lance de cette approche. « Le processus lui-même est la réalité » était son fameux sommaire de cette philosophie. Dieu fait partie du processus. Il est fini et non infini, mais il a le « potentiel pour devenir infini ». Vous pouvez encore croire en Dieu, mais n'attendez pas trop de lui.

Je suis stupéfait d'entendre des gens qui, ayant accepté cette approche, prétendent qu'elle a « restauré leur foi en Dieu ». Je voudrais leur rappeler que *la valeur de la foi est directement proportionnelle à l'objet de la foi*. Si l'objet de votre foi est un Dieu limité, quelle est la valeur de votre foi ? Au lieu de « restaurer » votre foi, cette approche remplace votre foi par une confiance aveugle en une théorie.

J'ai de sérieux problèmes avec l'idée d'un Dieu limité, parce que cette approche est contraire à la raison, et également opposée à la Révélation.

Supposons que Dieu soit une partie du « processus » et qu'il soit donc limité, mais qu'il ait le « potentiel » pour devenir plus grand. Depuis quand Dieu est-il occupé à devenir ? Six mille ans ? Un million d'années ? Combien de temps lui faudrait-il pour atteindre le stade où il pourrait agir ? Le mal est-il plus fort que Dieu ? Y a-t-il deux « dieux » dans l'univers, un bon mais faible et un mauvais mais fort ? Partout où il y a un processus, il y a du changement.

Dieu peut-il changer ? Qu'est-ce qui peut changer Dieu ? Tout ce qui le change doit être plus puissant que lui-même, et ceci signifie que nous avons deux dieux ! De plus, tout ce qui est engagé dans le processus peut reculer aussi bien qu'avancer. Qu'est-ce qui empêche Dieu de régresser en caractère et en puissance ?

Quelques-unes de ces questions peuvent nous sembler aussi concrètes que celle-ci : Combien d'anges peuvent-ils danser sur une tête d'épingle ? Mais, je vous l'assure, ces questions sont importantes. Si Dieu est limité et ne peut intervenir dans les affaires du monde ou de votre vie, il est alors incapable de juger le mal. Cela signifie que la moralité est peu importante parce que Dieu ne peut jamais juger le péché. Un Dieu qui est trop faible pour maîtriser le mal est trop faible pour le juger.

Si Dieu faisait partie du processus, nous ne pourrions jamais vraiment connaître quoi que ce soit de définitif à son sujet parce qu'il serait changeant. Ceci supprime la possibilité d'une révélation sûre de Dieu et sur Dieu.

Un Dieu limité ne peut rien faire concernant l'avenir car, après tout, les événements futurs dépendent des décisions du présent. Si Dieu doit nous assurer un quelconque espoir pour l'avenir, il doit s'en occuper dès maintenant. Un Dieu qui ne peut pas contrôler l'avenir ou le présent ne mérite pas qu'on le prie, car il est incapable d'intervenir.

Nous terminons en posant la question que l'écrivain anglais Thomas Hardy a posée dans son poème pessimiste (et agnostique), *Le questionnement de la nature* :

Nous nous étonnons, toujours nous étonnons
 De la raison pour laquelle nous nous trouvons ici !
 Est-ce que quelque Immense Imbécillité
 Puissante pour construire et mélanger,
 Mais impuissante pour garder,
 Nous a formés par une plaisanterie
 Et nous laisse maintenant avec le hasard ?

Si nous sommes enclins à croire en un Dieu limité, nous devons alors admettre que nous donnons un sens nouveau au mot « Dieu », parce que, par définition, Dieu doit être éternel, incréé, parfait en amour, en puissance et sagesse ; et, parce qu'il est incréé, il est invariable et immuable. Si nous voulons être honnêtes dans notre mode de pensée, nous n'avons pas le droit de changer le sens du mot « Dieu » pour *ensuite l'utiliser comme si son sens n'avait pas changé*.

Par exemple, comment puis-je adorer un Dieu limité ? Toutes les louanges et l'adoration que je trouve rapportées dans l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, ainsi que dans l'hymnologie, sont centrées sur la grandeur de Dieu. Il m'apparaît que l'adoration est hors de propos si Dieu n'est pas digne de notre louange.

Ou encore, prenez la question de la prière. Comment puis-je prier un Dieu qui permet à ma vie d'être victime du hasard ou le jouet de la chance ? Sur laquelle de ses nombreuses promesses vais-je pouvoir m'appuyer, s'il n'est pas capable de les réaliser ?

Votre attitude personnelle est également impliquée.

Pourquoi s'inquiéter de faire le bien si tout (Dieu inclus) est en évolution ? Peut-être les standards traditionnels changeront-ils dans la suite de ce processus. Même si vous « péchez », il est improbable que vous serez jugé. Les forces mauvaises dans l'univers ne vous jugeront pas puisque vous les assistez et Dieu est apparemment incapable de faire grand-chose concernant le mal.

Bref, nous sommes intellectuellement et moralement malhonnêtes si nous utilisons le mot « Dieu » pour désigner un être limité et imparfait. Les partisans du « processus évolutionnaire » (philosophes et théologiens) ont changé la signification de « Dieu » mais ils veulent que nous continuions à l'utiliser dans le sens traditionnel, et ceci est mauvais.

Avant de penser à la question de la Révélation, nous devons nous occuper de l'argument d'Épicure qui a ouvert ce chapitre. Est-il aussi étanche qu'il apparaît ? Pas vraiment, pour la simple raison que le philosophe a déjà pris position sur la question par la façon dont il l'a présentée. Il a commencé avec la présupposition, non prouvée, selon laquelle la seule façon d'admettre l'existence de Dieu serait de concevoir un univers où le mal n'existerait pas. Quel droit a-t-il de faire une telle supposition ? « Si le mal existe dans le monde », objecte-t-il, « c'est la preuve que Dieu, soit n'existe pas, soit ne peut rien y faire. Mais s'il ne peut faire quoi que ce soit, alors, il n'est pas Dieu. Conclusion : Dieu n'existe pas ».

En fait, c'est la présence même du mal dans le monde qui nous assure qu'il y a un Dieu et qu'il est assez grand pour le laisser exister, sans pourtant en être gêné dans ses œuvres.

À quel point Dieu est-il grand ? Il est bien plus grand que ce que l'esprit limité de l'homme peut concevoir ! Après avoir lu les arguments des philosophes et des théologiens concernant le « processus évolutionnaire », je désire leur poser la question

que Dieu a posée à Job : « Qui est celui qui obscurcit mes desseins par des propos dénués de connaissance ? » (38 : 2).

Dieu s'est révélé lui-même à nous dans la Création (y compris dans la personnalité de l'homme), dans l'Histoire (par ses « œuvres puissantes »), dans la vie et le ministère de Jésus-Christ et dans la Bible. Tous ces témoins s'unissent pour déclarer que Dieu est grand. « Dieu est grand, mais nous ne savons pas le reconnaître » (Job 36 : 26). « Car toi, tu es grand et tu opères des miracles ; toi seul, tu es Dieu » (Psaume 86 : 10).

Le prophète Ésaïe fut certainement captivé par la grandeur de Dieu :

Ne le reconnaissez-vous pas ?
Ne l'entendez-vous pas ?
Ne vous l'a-t-on pas annoncé dès le commencement ?
N'avez-vous pas compris ce que sont les fondements
de la terre ?
C'est lui qui habite au-dessus du cercle de la terre,
Dont les habitants sont comme des sauterelles ;
Il étend les cieux comme une étoffe légère,
Il les déploie comme sa tente pour en faire sa demeure.
À qui me comparerez-vous
Pour que je lui ressemble ? dit le Saint.
Levez les yeux en haut et regardez !
Qui a créé ces choses ?
C'est celui qui fait sortir leur armée au complet.
Il les appelle toutes par leur nom,
Par son grand pouvoir et par sa force puissante :
Pas une qui fasse défaut.
Ne l'as-tu pas reconnu ?
Ne l'as-tu pas entendu ?
C'est le Dieu d'éternité, l'Éternel
Qui a créé les extrémités de la terre ;

Il ne se fatigue ni ne se lasse ;
Son intelligence est insondable.
Il donne de la force à celui qui est fatigué
Et il augmente la vigueur de celui qui est à bout
de ressources.
Les adolescents se fatiguent et se lassent,
Et les jeunes hommes trébuchent bel et bien ;
Mais ceux qui espèrent en l'Éternel renouvellent
leur force.
Ils prennent leur envol comme les aigles ;
Ils courent et ne se lassent pas,
Ils marchent et ne se fatiguent pas.

ÉSAÏE 40 : 21-22, 25-26, 28-31

Asaph, le psalmiste, put dire ceci concernant le Dieu qu'il
connaissait :

Je me rappellerai les actes de l'Éternel,
Car je me rappelle surtout ton miracle d'autrefois ;
Je méditerai sur toute ton action.
Je réfléchirai sur tes hauts faits.
Dieu, ton chemin est dans la sainteté ;
Quel dieu est grand comme Dieu ?
C'est toi, le Dieu qui opère le miracle ;
Tu as parmi les peuples fait reconnaître ta puissance.
Par ton bras tu as racheté ton peuple,
Les fils de Jacob et de Joseph.
Les eaux t'ont vu, ô Dieu !
Les eaux t'ont vu, elles ont bouillonné ;
Oui, les abîmes se sont agités.

PSAUME 77 : 12-17

Habaquq est l'un de mes prophètes favoris de l'Ancien
Testament. S'il y eut jamais un homme de foi qui a lutté avec le

problème de Dieu et du mal, c'est bien lui, car il a vu sa propre nation submergée par les forces idolâtres de Babylone. Mais son petit livre ne finit pas par un hymne funèbre, il se termine par un chant de louange ! Tout en méditant sur la faiblesse humaine, Habaquq se réjouit de la grandeur de Dieu.

Dieu vient de Témân
 Le Saint vient de la montagne de Parân.
 Sa majesté couvre les cieux,
 Et sa louange remplit la terre.
 C'est comme l'éclat de la lumière ;
 Des rayons partent de sa main ;
 La voilà, sa force cachée !
 Devant lui marche la peste,
 La fièvre sort sur ses pas.
 Il se dresse et prend la mesure de la terre,
 Il regarde et fait sursauter les nations ;
 Les montagnes éternelles se disloquent,
 Et s'effondrent les collines antiques,
 Les antiques sentiers.

HABAQUQ 3:3-6

Comment le prophète a-t-il répondu au mal dévastateur que les Babyloniens ont apporté avec eux ? A-t-il abandonné sa foi en Dieu, a-t-il déduit que son Dieu était trop faible pour faire quoi que ce soit ? Au contraire ! Le petit livre d'Habaquq atteint son point culminant avec l'un des plus grands témoignages de foi que l'on puisse trouver dans la littérature religieuse :

Car le figuier ne fleurira pas,
 Point de vendange dans les vignes ;
 La production de l'olivier sera décevante,
 Les champs ne donneront pas de nourriture,

Le petit bétail disparaîtra de l'enclos,
Point de gros bétail dans les étables.
Mais moi, j'exulterai en l'Éternel,
Je veux trouver l'allégresse dans le Dieu de mon salut.
L'Éternel, mon Seigneur, est ma force,
Il rend mes pieds semblables à ceux des biches
Et me fait marcher sur les hauteurs.

HABAQUQ 3: 17-19

Essayez de transcrire ce témoignage en termes contemporains :

Même si la Bourse s'effondre,
Et s'il n'y a plus d'argent dans la banque ;
Même si les réserves de carburant diminuent
Et les mécanismes de la société se grippent et s'arrêtent ;
Même si nos bévues écologiques ruinent les récoltes
Et que, dans les magasins, les étagères sont vides,
Néanmoins, je me réjouirai dans le Seigneur,
Je serai joyeux en Dieu mon Sauveur !

Après avoir médité sur les voies de Dieu dans l'Histoire, l'apôtre Paul chanta un hymne de louange qui exaltait la grandeur de Dieu.

Ô profondeur de la richesse
De la sagesse et de la connaissance de Dieu !
Que ses jugements sont insondables
Et ses voies incompréhensibles !
En effet, *qui a connu la pensée du Seigneur,*
Ou qui a été son conseiller ?
Qui lui a donné le premier,
Pour qu'il ait à recevoir en retour ?
Tout est de lui, par lui et pour lui !

À lui la gloire dans tous les siècles ! Amen !

ROMAINS 11:33-36

Pouvez-vous imaginer élever ce genre de louanges à un Dieu imparfait et en cours de processus pour devenir infini ?

Seul un Dieu infiniment parfait est digne de notre adoration.

Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles furent créées.

APOCALYPSE 4: 11

Si quelqu'un avait le droit de s'interroger sur la puissance de Dieu, c'était bien le vieil apôtre Jean, exilé dans l'île de Patmos. Il avait été un serviteur fidèle, et pourtant il semblait que l'Église perdait la bataille, et que le paganisme de l'Empire romain la gagnait. La vérité n'était pas seulement « sur l'échafaud », mais elle semblait être déjà morte et enterrée ! Pourtant, ce fut Jean qui écrivit ce cantique de louange :

Tes œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu Tout-Puissant ! Tes voies sont justes et véritables, Roi des nations ! Seigneur, qui ne craindrait et ne glorifierait ton nom ? Car seul tu es saint. Et toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que ta justice a été manifestée.

APOCALYPSE 15: 3-4

Aucun de ces écrivains ne semble insinuer que Dieu ait été injuste, ou que la vie les ait privés de ce qu'ils méritaient. Seules leur souffrance et leur lutte personnelle contre le mal

ont pu fortifier leur cœur et ouvrir leurs lèvres pour la louange ! Ils étaient submergés par la grandeur de Dieu.

Que savaient-ils de Dieu, et qu'avons-nous aujourd'hui besoin de savoir ? C'est que Dieu est plus grand que le mal et qu'il triomphera un jour de lui. Ils croyaient que la présence même du mal dans l'univers est un témoignage à la grandeur de Dieu. En effet, seul un Dieu libre et souverain peut diriger, contrôler tout ce mal et réaliser ses desseins éternels. Nous pouvons ne pas comprendre tous les buts et les voies de Dieu, mais cela n'est pas important. Nous savons qu'il fait concourir toutes choses à notre bien et à sa gloire, et c'est tout ce qui importe.

Une tâche demeure, avant que nous avancions au chapitre suivant. Si Dieu est tout-puissant (le terme théologique est « omnipotent »), pourquoi n'exerce-t-il pas cette puissance et n'agit-il pas contre le mal dans le monde ? S'il est vraiment souverain, il possède non seulement la sagesse pour savoir ce qu'il faut faire mais également la puissance et la capacité de le réaliser.

Nous ne voulons pas retomber dans notre raisonnement épicurien erroné et, d'un examen du caractère de Dieu, tirer une conclusion. Mais, voyons cela sous un autre angle : bien des gens ne comprennent pas vraiment ce que signifie l'omnipotence (ou la souveraineté) de Dieu. Il est évident que Dieu ne peut pas faire quelque chose qui soit contraire à sa nature même ou à la nature de la vérité qu'il a conçue dans son univers. Il ne peut faire un cercle carré ; il ne peut créer un rocher si lourd qu'il ne puisse le soulever.

Cela ne signifie pas que Dieu soit la victime de sa propre nature ou qu'il soit restreint par l'univers qu'il a créé. Il n'est pas non plus devenu la victime de la liberté de choix qu'il a donnée à l'homme. Parmi d'autres choses, l'omnipotence de Dieu implique que, dans un monde gouverné par la loi natu-

relle et la liberté humaine (toutes deux décidées par Dieu), il est capable d'accomplir sa volonté parfaite et pourtant de demeurer fidèle à son caractère et aux principes qu'il a édictés dans son univers. Le fait que Dieu se soit imposé à lui-même quelques limites (par exemple : il ne manipule pas les gens et ne viole pas leur liberté de choix), ne restreint en aucune façon sa capacité à accomplir ses desseins.

Dieu est plus grand que nos problèmes. Il est plus grand que nos sentiments. Dieu est plus grand que les pensées que nous avons sur lui, ou que les mots que nous utilisons pour parler de lui ou pour le louer. Et c'est sa grandeur qui fait naître en nous le genre de foi et de courage qui nous fera aller de l'avant quand la route est pénible.

Il guérit ceux qui ont le cœur brisé et panse
leurs blessures.

Il compte le nombre des étoiles,
Il leur donne à toutes des noms.

PSAUME 147:3,4

Qu'en dites-vous ? Le Dieu des galaxies est celui qui sait quand votre cœur est brisé, et il peut le guérir ! Il peut compter et nommer toutes les étoiles, et cependant il veille sur son peuple personnellement et individuellement ! Il n'est pas étonnant que le psalmiste continue en disant :

Notre Seigneur est grand, d'une force immense,
Son intelligence n'a point de limite.

PSAUME 147:5

Cependant, la grandeur de Dieu n'est pas simplement un thème de spéculation philosophique ou théologique. *Si nous le croyons, nous devons faire quelque chose à ce sujet.*

Allons-nous discuter et essayer de limiter Dieu, ou allons-nous croire et nous soumettre à lui ? L'archevêque anglican William Temple a donné une définition correcte lorsqu'il a écrit : « Le cœur de la religion n'est pas de proposer une opinion sur Dieu, comme pourrait le faire la philosophie à la conclusion de son raisonnement ; le cœur de la religion, c'est une relation personnelle avec Dieu ».

Il est des moments où la souffrance met cette « relation personnelle » sous tension, comme ce fut le cas pour Job.

Aussi avons-nous intérêt à prendre le temps de faire la connaissance de Job et de nous laisser instruire par ses expériences.

Chapitre 4

Des réponses venant d'un tas de cendres

Pendant que je m'occupais du rangement de ma bibliothèque pour notre déménagement de Chicago¹ à Lincoln (Nebraska), je retrouvai un carton de dissertations et autres mémoires datant de mes études à la Faculté de Théologie. Là se trouvait une dissertation savante sur le livre de Job. Je tressaillis en lisant la déclaration suivante, sous la plume du blanc-bec que j'étais : « Le thème fondamental du livre de Job est la souffrance. Il cherche à répondre à la question obsédante : Pourquoi le juste souffre-t-il ? »

Il y avait plus de trente ans que j'avais écrit ces mots innocents. Maintenant, après bien des années et beaucoup de larmes, je m'aperçois que je dois les réviser. Le thème central du livre de Job est Dieu et non la souffrance, et le livre répond à bien peu de questions. Cependant, cet ouvrage est un document important pour notre propos, à savoir que Dieu est assez grand pour nous aider quand notre vie est ébranlée.

L'Ancien Testament est riche en enseignements sur la souffrance. Vous n'y trouverez pas une théologie de la souffrance.

france complexe, mais bien plutôt un partage des expériences de gens qui ont connu la souffrance.

Jacob a souffert parce qu'il avait désobéi à Dieu ; il avançait dans la vie en perturbant les autres et en les faisant trébucher. Joseph a souffert parce que ses frères le haïssaient ; cependant, ses souffrances le préparèrent pour ses grandes responsabilités en Égypte. La souffrance est une punition ; cependant, elle peut être aussi une préparation.

Le peuple d'Israël a beaucoup souffert, principalement parce qu'il avait désobéi à la loi de Dieu et violé son alliance. Mais ses souffrances furent aussi une révélation au monde que son Dieu l'aimait suffisamment pour le discipliner lorsqu'il s'écartait de la vérité. Loin d'être un mystère, la souffrance est souvent une aveuglante révélation de la vérité, à laquelle nous devons nous laisser confronter honnêtement. Pour paraphraser Mark Twain², ce n'est pas ce que *nous ne savons pas* sur Dieu qui devrait nous troubler, mais ce que *nous savons* de lui. Le malheur qui survient est souvent la voix de Dieu nous criant de faire demi-tour et de revenir.

Mais ce n'était pas le cas de Job. C'était un homme moral, religieux, avec une réputation sans tache.

Dieu admit qu'il n'avait aucune raison d'affliger Job (Job 2:3), et pourtant, il le conduisit dans des épreuves qui auraient brisé un homme plus fragile. Les images que Job utilise pour décrire sa condition nous aident à avoir de la compassion pour lui :

Et si j'ose la redresser (la tête), tu me pourchasses
comme un lion, tu me frappes encore par des miracles
(Job 10:16).

Car les flèches du Tout-Puissant m'ont percé, et mon
esprit en boit le venin ; les terreurs de Dieu se rangent en
bataille contre moi (6:4).

Suis-je une mer, ou un monstre marin, pour que tu établisses une garde autour de moi ? (7 : 12).

Il m'a barré la route, et je ne puis passer ; il a mis des ténèbres sur mes sentiers (19 : 8).

Il me renverse de toutes parts, et je m'en vais ; il a arraché mon espérance comme un arbre (19 : 10).

J'étais tranquille, et il m'a secoué, il m'a saisi par la nuque et m'a brisé. Il m'a redressé pour lui servir de cible. Ses projectiles m'entourent de toutes parts (16 : 12, 13).

Il n'est pas étonnant que Job veuille mourir ! Et il n'est pas incompréhensible que sa femme l'ait encouragé à le faire ! Il avait perdu ses richesses et ses enfants, puis sa santé lui avait été enlevée. Il avait foi en Dieu mais quand il se tourne vers lui pour obtenir de l'aide, il ne le trouve pas. Les conseils critiques de ses amis n'étaient pas ce dont Job avait besoin. « Mais moi je vais parler au Tout-Puissant, je veux défendre ma cause devant Dieu » (13 : 3). Il éleva sa face vers un ciel silencieux et s'écria : « Pourquoi caches-tu ta face et me prends-tu pour ton ennemi ? » (13 : 24).

Si nous voulons jamais saisir le sens de ce vieux livre, nous devons le dépouiller jusqu'à ses éléments de base : Dieu, Satan et Job. Dieu et Satan étaient tous deux intéressés par Job ! Le Seigneur avait prouvé son intérêt pour Job en le bénissant abondamment, et ce furent ces bénédictions qui éveillèrent l'intérêt de l'Adversaire.

Satan accusa Job d'être ce qu'aujourd'hui des missionnaires ont l'habitude d'appeler un « chrétien de riz », ce qui veut dire que Job servait Dieu uniquement parce que Dieu servait Job. Dieu fournissait à son serviteur d'abondantes bénédictions matérielles, lui donnait une belle famille (chose importante en Orient), puis mettait une barrière autour de

lui pour le protéger. « Tu prétends que Job te sert parce qu'il t'aime et a foi en toi », dit Satan en ricanant. « As-tu jamais osé le tester pour voir si ton évaluation est correcte ou non ? »

L'accusation de Satan touche le cœur même de l'adoration et de la vertu. Dieu est-il digne d'être aimé et obéi, même s'il ne nous bénit pas matériellement et ne nous protège pas de la souffrance ? Dieu peut-il gagner le cœur de l'homme indépendamment de ses dons ? En d'autres termes, c'est *la personne même de Dieu* qui est en cause dans cette lutte !

Une autre question est également soulevée : c'est la définition même de la vertu. La vertu est-elle vraiment « de l'égoïsme éclairé » ? Nous est-il possible de servir Dieu et nos contemporains avec amour, indépendamment de ce que nous pourrions en tirer pour nous-mêmes ? Satan répondrait : « Absolument pas ! La vertu authentique n'est pas possible parce que Dieu n'en est pas digne et l'homme n'en est pas capable ! »

Maintenant, nous pouvons comprendre pourquoi le livre de Job est un ouvrage juif. Car seul un écrivain croyant, fils d'Israël, se serait préoccupé de faire face à de tels problèmes. La foi hébraïque déclare qu'il y a un seul Dieu, et que ce Dieu est bon, juste et souverain dans tout ce qu'il fait. De plus, la déclaration de foi du judaïsme inclut le fait que Dieu se préoccupe des *individus*. Il est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ».

Si l'écrivain avait cru en deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais, son problème aurait été résolu. Ou s'il avait cru en un Dieu limité, au lieu d'un Dieu souverain, il n'aurait eu aucune difficulté à expliquer l'état de Job. Comme nous l'avons noté précédemment, c'est notre foi qui crée pour nous ces problèmes, mais c'est également notre *foi* qui nous aidera à les résoudre.

En un sens très réel, Job « a aidé Dieu » à imposer silence à Satan et à établir une fois pour toutes que Dieu est digne de notre adoration et de notre service. Notre foi et notre obéis-

sance ne doivent pas être une relation « commerciale » entre nous et Dieu. Nous devons aimer le Donateur et pas seulement les dons, car aimer les dons et ne pas aimer le Donateur, c'est l'essence de l'idolâtrie.

Comment pouvons-nous découvrir si notre relation avec Dieu est sincère ou purement « commerciale » ? Eh bien, comment réagissons-nous vis-à-vis de Dieu quand nous perdons quelques-unes de nos bénédictions : notre travail, nos investissements, nos êtres chers, notre santé ? Ceci explique pourquoi Job a dû supporter des pertes aussi grandes. En effet, jusqu'à ce qu'il soit laissé *sans rien, à part Dieu*, il n'aurait jamais su quelle sorte de foi était la sienne. Si un ou deux de ses enfants avaient péri, ou quelques douzaines de moutons, cela n'aurait pas été un test réel de sa foi et de son amour. Il devait tout perdre.

À propos, vous êtes-vous jamais arrêté à considérer l'énorme prix que Job a dû payer *pour vous et pour moi* ? Parce qu'il a tout perdu et que, par ses souffrances, la preuve a été faite que Satan avait tort, vous et moi n'avons plus à tout perdre. Dieu peut nous tester sur une base beaucoup plus petite parce que maintenant, la bataille contre les mensonges de Satan a été gagnée par Dieu.

Il vaut la peine de noter que Job n'a pas contesté *le fait* de sa souffrance mais *son étendue*. Il ne se sentait pas au-dessus des expériences difficiles de la vie car, après tout, il était un être humain. Mais il était troublé par la quantité terrible de souffrances qu'il devait supporter. Et, s'ajoutant à sa confusion, il ressentait que Dieu était loin de lui et qu'il était incapable de communiquer avec lui.

Une forte impression de « climat juridique » se manifeste tout au long du livre de Job : Dieu est le Juge, Job est l'accusé

qui déjà subit sa sentence, mais un accusé qui n'a aucun moyen de présenter sa cause devant le tribunal ! « Et moi, comment lui répondre ? » demande Job. « Quelles paroles choisir devant lui ? » (9 : 14). « Mais moi je vais parler au Tout-Puissant, je veux défendre ma cause devant Dieu » (13 : 3). « Si je crie à la violence, nul ne répond ; si j'appelle au secours, point de jugement ! » (19 : 7).

Avec son fardeau sur le cœur, Job a appelé un avocat : « Il n'y a pas entre nous d'arbitre, qui pose sa main sur nous deux » (9 : 33).

Cependant, il était de la plus grande importance que Job n'ait pas la possibilité de défendre sa cause devant Dieu car cela aurait donné l'avantage à l'Adversaire. Tout ce qui restait à Job, c'était sa foi en Dieu *et il n'était pas sûr de l'endroit où se trouvait Dieu, ni de ce qu'il faisait !*

Si Job avait connu le conflit qui prenait place derrière la scène, cela aurait certainement influencé ses réponses. Il était important que Job ne soit pas au courant.

Mais nous, aujourd'hui, *nous le savons !* Grâce à la bonne volonté de Job de souffrir et de réfuter les accusations de Satan, nous pouvons aujourd'hui souffrir par la foi et savoir que Dieu réalise ses parfaits desseins. Certaines souffrances sont la triste conséquence de notre propre désobéissance. D'autres sont liées à la préparation à un ministère futur, comme ce fut le cas pour Joseph. Certaines autres vicissitudes nous sont données simplement pour la gloire de Dieu, pour réfuter l'accusation de Satan qui consiste en ceci : nous n'obéissons à Dieu que pour échapper aux épreuves et pour jouir des bénédictions. Il y a souvent un enjeu bien plus grand que nous-mêmes dans les difficultés que nous sommes appelés à supporter.

Le poète américain Robert Frost le dit parfaitement dans son poème *Un masque de raison* quand il fait dire par Dieu à Job :

Mais c'était l'essence même de l'épreuve que tu ne la comprennes pas à ce moment-là.

Il fallait que cela paraisse un non-sens pour enfin avoir du sens.

Pourquoi ? Parce que là où il n'y a pas d'explication, il faut de la foi. Si nous avons foi en Dieu, cela doit être parce que nous savons qu'il est le genre de personne en qui on peut mettre sa confiance, *même si nous ne comprenons pas ce qu'il fait*.

La pieuse Madame Guyon³ écrivait : « Au commencement de la vie spirituelle, notre tâche la plus dure est d'être indulgent avec notre voisin ; au cours du temps, nous apprenons à être indulgent avec nous-même et, à la fin, à être indulgent avec Dieu ».

Maintenant, nous pouvons mieux comprendre le but poursuivi dans ce drame par les amis de Job. Sans s'en rendre compte, ceux-ci sont les auxiliaires de Satan, ses agents opérant sur la terre. Ils ont une conception « commerciale » de la foi : si vous obéissez à Dieu, il vous bénira ; si vous lui désobéissez, il vous punira. Sur la base de ce dogme, ils en sont venus à la conclusion que Job devait être un pécheur en secret, sinon Dieu n'aurait pas permis qu'il souffrît tellement.

Leur plaidoyer récurrent dans leurs discours verbeux était : « Job, mets-toi en règle avec Dieu ! Confesse ton péché et il te rendra ta prospérité ! »

Mais cette philosophie est celle de l'enfer ! « Fais ce qui est bien et tu échapperas à la souffrance, et tu seras béni ! » Est-ce la raison pour laquelle nous obéissons à Dieu ? La vertu est-elle simplement un égoïsme enrobé d'un vernis religieux ?

Ou bien obéissons-nous à Dieu parce que nous l'aimons, en dépit de l'importance des souffrances qu'il peut permettre dans nos vies ? Voyez-vous, quand une personne pratique

la piété « commerciale », elle n'a que deux options lorsque sa vie chancelle. Elle peut marchander avec Dieu et amener celui-ci à changer les circonstances, ou bien elle peut blâmer Dieu d'avoir rompu le contrat, et donc refuser d'avoir davantage affaire avec lui. Les amis de Job utilisèrent cette première option, et la femme de Job, la seconde. Les amis pressèrent Job de négocier avec Dieu, de confesser ses péchés et de marchander son retour dans la voie des bénédictions. Sa femme lui dit : « Maudis Dieu, et meurs ! » (2 : 9). Chacune de ces options cadrait parfaitement avec le plan de Satan.

Mais Job a rejeté ces deux options. Au lieu de maudire Dieu, il l'a béni : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (1 : 21). Au lieu de confesser ses péchés, Job a gardé son intégrité, et Dieu l'a complimenté pour cela (42 : 7). « Loin de moi la pensée de vous donner raison ! Jusqu'à ce que j'expire, je ne renoncerai pas à mon intégrité » (27 : 5), dit Job à ses amis qui l'accusaient. Il ne prétendait pas être sans péché, mais il refusait d'être malhonnête avec lui-même, ses camarades et son Dieu, uniquement pour échapper à la souffrance. Il ne voulait pas marchander avec Dieu car, en le faisant, il aurait diffamé le caractère même de Dieu. Et c'était ce que Satan voulait justement qu'il fasse ! Job ne se défendait pas seulement lui-même, il prenait la défense de Dieu.

Maintenant que nous comprenons mieux le cadre et le sens de ce livre complexe, nous pouvons nous concentrer sur la personne de Job. Celui-ci a souffert, il n'y a aucun doute à ce sujet. Il a souffert lorsqu'il a perdu ses richesses car, en Orient, la position sociale d'un homme était déterminée en grande partie par ses possessions. Job avait utilisé sa position pour aider les autres (voir son témoignage au chapitre 29 du livre de Job) ; maintenant, il était lui-même sans appui. Job avait

souffert plus encore lorsqu'il perdit sa famille, car le deuil est comme l'amputation : il semble ne jamais pouvoir guérir. Cependant, tant qu'un homme a la santé, il peut retrouver sa richesse et fonder une nouvelle famille. Puis la santé de Job lui fut enlevée. À l'exception de Jésus-Christ, aucun homme cité dans la Bible n'a peut-être autant souffert que Job.

Gardez ceci à l'esprit quand vous lisez quelques-uns des éclats pathétiques de Job. Il maudit le jour de sa naissance, se demandant pourquoi il est né. Il prononce des paroles rudes sur ses amis (qui les avaient peut-être méritées), et il insinue même que Dieu va un peu trop loin. En fait, cet homme a été jusqu'à vouloir mourir et en finir pour toujours ! Pourquoi ? Parce que la vie semblait n'avoir aucun but. « Je souhaiterais l'étranglement, oui, la mort plutôt que ces os ! Je les méprise !... je ne vivrai pas toujours... Laisse-moi, car mes jours ne sont que vanité » (7 : 15, 16).

Mais, après tout, Job n'était qu'un simple être humain, et à aucun moment, Dieu ne l'a condamné pour cela. Il souffrait profondément et il était normal qu'il manifeste ses sentiments.

Ses amis *qui essayaient d'expliquer et de défendre Dieu* furent, à la fin, accusés par le Seigneur. « Ma colère est enflammée contre toi et contre tes deux amis », dit Dieu à Éliphas, « parce que vous n'avez point parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job » (42 : 7). Les paroles de Job étaient honnêtes et sincères, et elles venaient d'un cœur brisé.

Quelque chose d'autre a fait la différence : Job désirait une relation avec Dieu, tandis que ses camarades cherchaient des raisons pour expliquer sa condition. Job savait que le peuple de Dieu vit de promesses et non d'explications. En fait, il était une menace pour ses amis. Son expérience défiait la validité de leur théologie toute faite ! « Si Job est en règle avec

Dieu, pensaient-ils, alors quelque chose ne va pas dans notre foi ! » Ceci voulait dire que ce qui était arrivé à Job pouvait aussi bien leur arriver ! Ils étaient plus préoccupés d'éliminer un problème que d'encourager un ami.

Job admit qu'il était embarrassé, mais ses amis étaient persuadés qu'ils avaient toutes les bonnes réponses. « La communion de la perplexité est une bonne communion, bien supérieure à la communion des réponses faciles », a écrit le philosophe et théologien Elton Trueblood.

La seule chose que le Nouveau Testament ait mentionnée sur Job est qu'il était un homme persévérant. « Vous avez entendu parler de la fermeté de Job et vous avez vu la fin que le Seigneur lui accorda, car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde » (Jacques 5 : 11). L'une des choses les plus difficiles à supporter dans la vie est d'attendre *sans raison apparente*.

« Même s'il voulait me tuer, je m'attendrais à lui » (Job 13 : 15). Le mot hébreu traduit par « espoir » (dans la version anglaise : « j'aurai espoir en lui ») signifie « attendre dans la confiance ». Job a persévéré quand il avait toutes les raisons d'abandonner. En fait, il était persuadé que la mort même ne l'empêcherait pas de voir Dieu : « Mais je sais que mon rédempteur est vivant », affirmait-il « et qu'il se lèvera le dernier sur la terre, après que ma peau aura été détruite ; moi-même en personne, je contemplerai Dieu. C'est lui que moi je contemplerai, que mes yeux verront et non quelqu'un d'autre ; mon cœur languit au-dedans de moi » (Job 19 : 25-27).

Job a interrogé Dieu et il l'a même accusé d'être injuste ; mais il n'a jamais perdu sa foi en Dieu. En fait, les questions et les accusations de Job étaient en elles-mêmes des preuves qu'il croyait en un Dieu juste et bon qui, un jour, éclaircirait tous ses problèmes et ses sujets de confusion. Son témoignage

de foi en 23 : 10 est l'un des plus grands que l'on puisse trouver dans toute la littérature religieuse :

« Il connaît pourtant la voie où je me tiens ; quand il m'aura mis à l'épreuve, j'en sortirai pur comme l'or ».

L'apôtre Pierre avait à l'esprit cette même idée quand il écrivit : « Vous en tressaillez d'allégresse, quoique vous soyez maintenant, pour un peu de temps, puisqu'il le faut, affligés par diverses épreuves, afin que votre foi éprouvée – bien plus précieuse que l'or périssable, cependant éprouvée par le feu – se trouve être un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lors de la révélation de Jésus-Christ » (1 Pierre 1 : 6,7).

La patience et la persévérance sont importantes si nous voulons que nos vies soient couronnées de succès. *La personne qui n'apprend pas la patience aura de la difficulté à apprendre quoi que ce soit d'autre.* Seul celui qui pourrait contrôler les gens et toutes les circonstances de la vie n'aurait pas besoin de patience, mais un tel être n'existe pas.

Si une telle personne existait, elle serait l'égoïsme personnifié, car elle accomplirait toujours sa propre volonté. C'est là la philosophie de Satan.

Peut-être la chose la plus importante que nous puissions dire sur la foi de Job est celle-ci : il n'a jamais remis en cause la souveraineté de Dieu. Le Seigneur en qui il se confiait avait la charge de l'univers (Satan y compris) et était pleinement capable de gérer la situation. Le livre de Job s'ouvre dans la salle du trône du ciel et, à mesure que progresse l'histoire, Dieu n'abandonne jamais ce trône. Le nom qui est utilisé pour Dieu plus que tout autre dans ce livre est le « Tout-Puissant ». On trouve ce nom 48 fois dans l'Ancien Testament tout entier, dont 31 fois dans le livre de Job.

Au début de ses souffrances, Job exprima sa confiance dans la grandeur de Dieu : « À lui la sagesse et la toute-puis-

sance : qui lui résisterait impunément ? » dit-il. « Seul, il étend les cieux, il marche sur les hauteurs de la mer. [...] Il fait des choses grandes et insondables, des merveilles sans nombre » (9 : 4, 8, 10).

À la fin de ses épreuves, Job croyait encore en la grandeur de Dieu ! « Je reconnais que tu peux tout, et qu'aucune réflexion n'est inaccessible pour toi » (42 : 2).

Job aurait eu de la peine à croire que Dieu ne contrôle pas ou qu'il ne peut contrôler certaines choses. Après avoir décrit la puissance impressionnante de Dieu dans la nature, Job s'écrie :

« Si telles sont les moindres de ses actions – et combien léger est l'écho que nous en percevons –, alors qui comprendra le tonnerre de sa puissance ? » (26 : 14).

Il aurait eu également de la difficulté à comprendre ceux qui qualifiaient Dieu d'« injuste ». Il savait que tout ce qu'il avait possédé (et qu'il avait perdu) lui venait de la bonté et de la grâce de Dieu. « L'Éternel a donné et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (1 : 21). Il dit à sa femme : « Nous recevrons de Dieu le bien, et nous ne recevrons pas aussi le mal ! » (2 : 10).

Au cours de mon ministère pastoral, j'ai entendu des gens dire, au milieu d'une tragédie : « Ce n'est pas juste ! » ; c'est la réponse normale d'un cœur brisé. Mais, dans une période de calme réflexion, nous comprenons tous que l'équité est une dangereuse philosophie de la vie. Servir Dieu pour ce que nous pouvons en obtenir peut mener à la philosophie du diable. « Seigneur, je jouerai loyalement avec toi si tu joues loyalement avec moi ». Et voilà, nous marchandons encore !

Il y a eu des moments où Job a mis en question la justice de Dieu. « Si je crie à la violence, nul ne répond ; si j'appelle au secours, point de jugement ! » (19 : 7). En d'autres mots, toute l'expérience semblait être unilatérale, Dieu pouvait agir vis-à-vis de Job, mais celui-ci n'avait pas d'accès auprès de Dieu !

« Si je recours à la force : c'est lui qui est puissant », disait l'être souffrant. « Si c'est au droit : qui me fera comparaître ? » (9 : 19). Avez-vous jamais essayé d'assigner Dieu en justice ?

Mais Job apprit que Dieu ne commet pas d'erreur dans sa manière d'agir avec son peuple : « Le discutailleur va-t-il faire un procès au Tout-Puissant ? » demanda Dieu à Job. « Veux-tu réellement annuler mon jugement ? Me condamneras-tu pour te justifier ? » (40 : 2, 8). Quand je me plains auprès de Dieu et dis : « Ce n'est pas juste ! », en réalité je dis : « Dieu, j'en sais plus à ce sujet que toi ! » Mais ce n'est pas le cas !

Il y a quelques années, l'une de nos filles s'est plainte auprès de moi d'une décision que sa mère et moi avions prise : « Ce n'est pas juste ! » dit-elle, et elle accompagna de larmes ses paroles. Je répondis calmement : « Veux-tu que ta mère et moi nous gérons notre foyer uniquement sur la base de ce qui est juste ? » Elle réfléchit pendant un instant puis répondit : « Non, je suppose que non ! » Elle s'est souvenue que, dans notre foyer, nous insistons sur l'amour et la grâce, et non sur la justice. Si Dieu faisait ce qui est « juste », je me demande où chacun d'entre nous serait !

L'une des raisons pour lesquelles Dieu n'a pas répondu aux cris de Job pour que justice soit faite est qu'il voulait continuer ses relations avec Job sur la base de la grâce. Dieu ne voulait pas que son serviteur ait une « foi commerciale » fondée sur un contrat céleste. Il voulait que Job ait foi en un Dieu doué d'une telle richesse de caractère – amour, miséricorde, grâce, bonté, bienveillance – que rien ne puisse interférer dans leur relation.

La question clé dans le livre de Job n'est pas : « Pourquoi le juste souffre-t-il ? » mais « Adorons-nous un Dieu qui est digne que nous souffrions pour lui ? » C'est là la foi courageuse de Chadrak, Méchek et Abed-Nego, lorsqu'ils durent choisir entre la soumission et la mort par le feu : « Si cela doit être,

notre Dieu que nous servons peut nous délivrer : il nous délivrera de la fournaise ardente et de ta main, ô roi. Sinon, sache ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as dressée » (Daniel 3 : 17, 18).

Il n'y avait pas là de « foi commerciale ». Ils adoraient un Dieu qui valait la peine que l'on mourût pour lui !

À la fin de son temps d'épreuve, Job fut guéri et sa famille et sa fortune lui furent restituées. En fait, il eut le double de ce qu'il possédait auparavant ! « L'Éternel bénit la dernière partie de la vie de Job plus que la première » (42 : 12). C'étaient des bénédictions et non des récompenses. Le Seigneur avait donné, il avait repris et il avait donné à nouveau. C'était de la pure grâce du début jusqu'à la fin.

Avant que nous quittions Job sur son tas de cendres, laissons-nous instruire par quelques *leçons pratiques* qui pourront nous aider dans les moments difficiles de notre vie.

1. Notre relation personnelle avec Dieu est bien plus importante que des raisons et des explications. Il nous aime trop pour nous faire du mal ; peu importe la quantité de souffrance qu'il nous donne à subir. Il est trop sage pour commettre une erreur. Si vous connaissez Dieu personnellement par la foi en Jésus-Christ, les périodes de souffrance peuvent être alors l'occasion d'un approfondissement de la foi et un moyen de vous rapprocher encore de lui. Peu importe ce que Satan peut dire : Dieu est digne de notre adoration et de notre service.

2. Les desseins de Dieu nous sont souvent cachés. Il ne nous doit aucune explication. Nous lui devons notre total amour et notre entière confiance.

3. Nous devons être honnête avec nous-même et avec Dieu. Dites à Dieu ce que vous ressentez ; il le sait de toute

façon, mais cela vous fera du bien d'être ouvert et honnête avec lui. Le fait de maintenir une façade pieuse quand vous souffrez profondément ne fait qu'accentuer la souffrance.

4. Méfiez-vous des théologies simplistes qui réduisent les voies de Dieu à des formules toutes faites qui permettent de vivre sans risques. Dieu agit souvent de façon inexplicable juste pour nous tenir en alerte – et nous garder aussi à genoux ! « Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies » (Ésaïe 55 : 8).

5. La souffrance n'est pas toujours une punition pour le péché. Parfois, elle l'est, mais pas toujours. Cela ne nous fait pas de mal d'examiner nos cœurs, mais nous ne devons pas nous laisser entraîner par l'erreur des trois amis de Job.

6. Au cours de toutes ses souffrances, le peuple de Dieu a accès auprès de lui. Job demandait à grands cris un « arbitre » entre Dieu et lui, mais cette requête ne fut pas agréée. « Il n'y a pas entre nous d'arbitre, qui pose sa main sur nous deux » (Job 9 : 33). Cependant, *une telle personne existe !* C'est Jésus-Christ le Sauveur, qui représente aujourd'hui les croyants devant le trône de Dieu. « Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ-Jésus homme » (1 Timothée 2 : 5). Parce que Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme, il est capable de « poser sa main sur nous deux » en sorte que les hommes et Dieu puissent se rencontrer. Il est un Grand Prêtre fidèle et miséricordieux, intercédant en notre faveur au ciel. À cause de Christ, le trône de Dieu n'est pas celui du jugement ; il est pour les siens un trône de grâce.

Le journaliste Christopher Morley a écrit : « J'avais un million de questions à poser à Dieu ; mais quand je l'ai ren-

contré, elles ont toutes quitté mon esprit, et cela n'avait plus d'importance ».

Il y a plus de trois cents questions dans le livre de Job parmi lesquelles beaucoup sont posées par Job lui-même. Mais quand il rencontra Dieu, il dit : « Voici : je suis peu de chose ; que te répliquerais-je ? Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répondrai plus ; deux fois, je n'ajouterai rien » (Job 40 : 4,5). Après avoir entendu Dieu parler de sa grandeur dans la création, Job répondit : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre » (42 : 5,6).

Lorsque vous et moi souffrons profondément, ce dont nous avons vraiment besoin, ce n'est pas d'une explication mais d'une révélation de la part de Dieu. Nous avons besoin de voir combien Dieu est grand, de retrouver la perspective que nous avons perdue sur la vie. Les choses prennent des proportions anormales quand nous souffrons ; il nous faut une vision de quelque chose de plus grand que nous-même pour que les dimensions de la vie reprennent leur juste place.

Dans la Bible, nous avons une révélation de Dieu. Nous avons aussi une révélation – une série d'images – de ce que signifie la souffrance d'un point de vue divin. Si nous comprenons « ces images de souffrance », cela peut nous aider à mieux gérer les difficultés de la vie.

¹ L'auteur a été pasteur de l'Église fondée par l'évangéliste D. Moody, à côté du collège biblique du même nom, à Chicago (Illinois) USA.

² TWAIN (Mark) (1835-1910) : de son vrai nom Samuel Langhorne Clemens, journaliste, premier grand écrivain de l'Ouest américain, auteur des aventures de Tom Sawyer et Huckelberry Finn.

³ BOUVIER DE LA MOTTE (Jeanne-Marie) : mystique française connue sous le nom de Madame Guyon (1648-1717), elle fut emprisonnée pour ses doctrines quiétistes ; elle fut amie et inspiratrice de Fénelon.